

Dans un fracas de cloches qui fit s'envoler les hirondelles, la Fête de l'Été entra dans l'éclatante cité d'Omélas, qui domine la mer de ses tours. Le long des quais, les gréments des navires scintillaient de fanions. Dans les rues, entre les maisons aux toits rouges et aux murs peints, entre les vieux jardins moussus et dans les avenues bordées d'arbres, devant les grands parcs et les bâtiments publics, les processions s'avançaient. Certaines étaient solennelles : des vieillards vêtus de longues robes grises et mauves, des maîtres ouvriers au visage grave, des femmes souriantes mais calmes, qui portaient leur enfant et bavardaient tout en marchant. Dans d'autres rues, le rythme de la musique était plus rapide, un vacarme de gongs et de tambourins ; les gens dansaient, toute la procession n'était qu'une danse. Les enfants bondissaient de tous côtés et leurs cris aigus s'élevaient comme les vols d'hirondelles par-dessus la musique et les chants. L'ensemble des processions remontait vers le nord de la ville, en direction de la grande prairie appelée les Verts-Champs où garçons et filles, nus dans l'air ensoleillé, les pieds, les chevilles et leurs longs bras souples couverts de boue, exerçaient leur monture avant la course. Les chevaux ne portaient pas le moindre harnachement, à part un licou sans mors. Leur crinière était ornée de rubans argent, vert et or. Ils écartaient leurs naseaux, piaffaient et se pavanaient ; ils étaient très excités, le cheval étant le seul animal ayant adopté nos cérémonies. Dans le lointain, au nord et à l'ouest, s'élevaient les montagnes, encerclant à moitié Omélas dans leur immense étai. L'air du matin était si pur que la neige qui couronnait encore les Dix-Huit Monts brillait d'un feu blanc et or dans l'éclat du soleil, sous le bleu profond du ciel. Il y avait juste assez de vent pour faire flotter et claquer de temps en temps les bannières qui limitaient le champ de course. Dans le silence des larges prés verdoyants, on pouvait entendre la musique serpenter dans les rues de la ville, lointaine, puis plus proche, et s'avançant toujours, présent agréable et diffus de l'air, qui tremblait parfois et s'assemblait pour éclater en un énorme et joyeux tintement de cloches.

Joyeux ! Comment peut-on parler de la joie ? Comment décrire les citoyens d'Omélas ?

Ce n'étaient pas des gens simples, voyez-vous, bien qu'ils fussent heureux. Mais les mots qui expriment la gaieté ne se disent plus beaucoup. Tous les sourires sont maintenant devenus archaïques. Une telle description tend à faire penser à l'apparition prochaine du Roi, monté sur un splendide étalon et entouré de ses nobles chevaliers, ou peut-être allongé dans une litière d'or portée par des esclaves musclés. Mais il n'y avait pas de roi. Ils n'utilisaient pas d'épées, et n'avaient pas d'esclaves. Ce n'étaient pas des barbares. Je ne connais pas les règles et les lois de leur société, mais j'imagine qu'elles étaient très peu nombreuses. Et comme ils vivaient sans monarchie et sans esclavage, ils n'avaient pas non plus de bourse des valeurs, de publicité, de police secrète ni de bombes atomiques. Et pourtant, je répète que ce n'étaient pas des gens simples, des bergers tranquilles, des nobles sauvages ou des utopiens débonnaires. Ils n'étaient pas moins compliqués que nous. L'ennui, c'est que nous avons la mauvaise habitude, encouragée par les pédants et les sophistes, de considérer le bonheur comme quelque chose de plutôt stupide. Seule la douleur est intellectuelle, seul le mal est intéressant. Voilà la trahison de l'artiste : un refus d'admettre la banalité du mal et le terrible ennui de la douleur. Si vous ne pouvez pas les battre, rejoignez leurs rangs. Si cela fait mal, recommencez. Mais louer le désespoir, c'est condamner la joie ; adopter la violence, c'est perdre tout le reste. Et nous avons presque tout perdu ; nous ne pouvons plus décrire un homme heureux, ni célébrer la moindre joie. Pourrais-je en quelques mots vous parler des habitants d'Omélas ? Ce n'étaient pas des enfants naïfs et heureux — bien que, en vérité, leurs enfants fussent heureux. Il s'agissait d'adultes mûrs, intelligents et passionnés, dont la vie n'était pas misérable.

Ô miracle ! Mais j'aimerais pouvoir en donner une meilleure description. J'aimerais pouvoir vous convaincre. Jusqu'ici, Omelas ressemble à une ville de conte de fée ; il était une fois, il y a bien longtemps, dans un pays lointain... Peut-être vaudrait-il mieux vous efforcer de l'imaginer vous-même, en supposant que le résultat pourra convenir, car je ne pourrai certainement pas vous satisfaire tous. Par exemple, qu'en est-il de la technologie ? Je ne pense pas qu'il y ait des voitures dans les rues, ni d'hélicoptères au-dessus de la ville ; certainement parce que les habitants d'Omelas sont des gens heureux. Le bonheur est fondé sur un juste discernement de ce qui est nécessaire, de ce qui n'est ni nécessaire ni nuisible, et de ce qui est nuisible. Si l'on considère la seconde catégorie — celle de ce qui n'est ni nécessaire ni nuisible, celle du confort, du luxe, de l'exubérance, etc. — ils peuvent parfaitement avoir le chauffage central, le métro, des machines à laver, et toutes sortes de merveilleux appareils que nous n'avons pas encore inventés ici, des lampes flottantes, une autre source d'énergie que le pétrole, un remède contre le rhume. Peut-être n'ont-ils rien de tout cela : peu importe. C'est comme vous voulez. J'incline à croire que les habitants des villes côtières sont arrivés à Omelas, durant les jours qui précèdent la Fête, dans des petits trains très rapides et des tramways à deux étages, et que la gare d'Omelas est le plus joli bâtiment de la ville, bien qu'étant d'une architecture plus simple que celle du magnifique Marché des Fermiers. Mais malgré ses trains, je crains qu'Omelas ne vous semble une cité bien vertueuse. Des sourires, des cloches, des parades, des chevaux, bah ! Alors, ajoutez donc une orgie ; si cela vous paraît utile d'ajouter une orgie, n'hésitez pas. Cependant, ne nous laissons pas entraîner à y installer des temples d'où sortent de magnifiques prêtres et prêtresses entièrement nus, déjà à moitié en extase et prêts à copuler avec quiconque, homme ou femme, amant ou étranger, désirant s'unir avec la divinité du sang, bien que ce fût ma première idée. Mais non, vraiment, il serait mieux de ne pas avoir de temples dans Omelas — du moins, pas de temples matériels. La religion, oui, le clergé, non. Ces jolies personnes dénudées peuvent sans doute se contenter de marcher dans la ville, s'offrant comme de divins soufflés à l'appétit des affamés et au plaisir de la chair. Laissons-les rejoindre les processions. Laissons-les tambourins résonner par-dessus les copulations, laissons les gongs proclamer la gloire du désir, et (ce n'est pas un point négligeable) que les enfants issus de ces délicieux rituels soient aimés et élevés par la communauté entière. Une chose dont je sais qu'elle n'existe pas à Omelas, c'est le crime. Mais que pourrait-il y avoir d'autre ? Tout d'abord, je pensais qu'il n'y avait pas de drogues, mais c'est une attitude puritaine. Pour ceux qui le désirent, la douceur insistante et diffuse du *drooz* peut parfumer les rues de la ville, le *drooz* qui apporte d'abord dans l'esprit et le corps une grande clarté et une incroyable légèreté, puis, après quelques heures, une langueur rêveuse, et enfin de merveilleuses visions du véritable arcane et des plus grands secrets de l'Univers, tout en excitant le plaisir du sexe au-delà de toute imagination ; et il n'entraîne aucune accoutumance. Pour ceux qui ont des goûts plus modestes, je pense qu'il devrait y avoir de la bière. Quoi d'autre ? Que peut-on trouver d'autre dans la joyeuse cité ? Le sens de la victoire, certainement, la célébration du courage. Mais, puisque nous n'avons pas de clergé, n'ayons pas non plus de soldats. La joie qui naît d'un massacre réussi n'est pas une joie saine ; elle ne conviendrait pas ici ; elle est effroyable et sans intérêt. Un plaisir généreux et sans bornes, un triomphe magnanime ressenti non pas contre quelque ennemi extérieur mais en communion avec ce qu'il y a de plus juste et de plus beau dans l'esprit de tous les hommes, et avec la splendeur de l'été sur le monde : voilà ce qui gonfle le cœur des habitants d'Omelas. La victoire qu'ils célèbrent est celle de la vie. Je ne pense vraiment pas qu'ils soient nombreux à avoir besoin de prendre du *drooz*.

La plupart des processions ont maintenant atteint les Verts-Champs. Une merveilleuse odeur de cuisine s'échappe des tentes rouges et bleues des pourvoyeurs. Les figures des petits enfants sont couvertes de confiture ; quelques miettes d'une savoureuse pâtisserie sont emprisonnées dans la barbe grise d'un homme au visage doux. Les jeunes gens et les jeunes filles ont monté leurs chevaux et commencent à se regrouper près de la ligne de départ de la course. Une vieille femme, petite, grosse et souriante, distribue les fleurs de son panier, et de grands jeunes gens les mettent dans leurs chevelures brillantes. Un enfant de neuf ou dix ans est assis à la limite de la foule, seul, et joue d'une flûte en bois. Des gens s'arrêtent pour l'écouter, et lui sourient, mais ils ne lui parlent pas, car il ne cesse de jouer et ne les voit pas, ses yeux sombres perdus dans la magie douce et légère de la mélodie.

Il s'arrête et baisse lentement les mains en tenant la flûte en bois.

Comme si ce petit silence personnel était le signal, une trompette se met tout à coup à sonner depuis la tente qui est placée près de la ligne de départ : impérieuse, mélancolique, perçante. Les chevaux ruent sur leurs pattes élancées, et quelques-uns hennissent en retour. Le visage calme, les jeunes cavaliers caressent le cou de leur monture et la flattent en murmurant : « Doucement, doucement, là, ma beauté, mon espoir... » Ils commencent à former un rang le long de la ligne de départ. La foule qui borde le champ de courses ressemble à une prairie d'herbes et de fleurs agitées par le vent. La Fête de l'Été vient de commencer.

Y croyez-vous ? Acceptez-vous la réalité de cette fête, de cette ville, de cette joie ? Non ? Alors, laissez-moi vous décrire encore une chose.

Dans le sous-sol de l'un des magnifiques bâtiments publics d'Omélas, ou peut-être dans la cave d'une de ces spacieuses habitations privées, il y a une pièce. Sa porte est fermée à clé, et il n'y a pas de fenêtre. Un peu de lumière poussiéreuse se glisse à l'intérieur par les fentes des planches, venant d'une ouverture recouverte de toiles d'araignées, quelque part de l'autre côté de la cloison. Dans un coin de la petite pièce deux balais aux brosses dures, sales, d'une odeur répugnante, sont placés près d'un seau rouillé. Le sol est crasseux, un peu humide au toucher, comme le sont généralement le sol des caves. La pièce fait environ trois pas de long et deux de large : à peine un placard à balais ou une remise pour les vieux outils. Un enfant est assis dans cette pièce. Ce peut être un garçon ou une fille. Il paraît avoir environ six ans, mais en fait, il en a près de dix. C'est un faible d'esprit. Peut-être est-il né déficient, ou peut-être son imbécillité est-elle due à la peur, à la malnutrition et au manque de soins. Il se gratte le nez et tripote parfois ses orteils ou son sexe, et il reste assis, recroquevillé dans le coin opposé au seau et aux deux balais. Il a peur des balais. Il les trouve horribles. Il ferme les yeux, mais il sait que les balais sont toujours là ; et la porte est verrouillée ; et personne ne viendra. La porte est toujours verrouillée, et personne ne vient jamais, sauf quelquefois — l'enfant n'a aucune compréhension du temps ou de l'intervalle — quelquefois la porte grince affreusement et s'ouvre, et une personne apparaît, ou plusieurs. L'une d'entre elles peut entrer et frapper l'enfant pour qu'il se lève. Les autres ne s'approchent jamais, mais regardent à l'intérieur avec des yeux effrayés et dégoûtés. L'écuelle et la cruche sont remplies à la hâte, la porte est fermée à clé, les yeux disparaissent. Les gens qui sont à la porte ne disent jamais rien, mais l'enfant, qui n'a pas toujours vécu dans ce placard et peut se rappeler la lumière du soleil et la voix de sa mère, parle parfois. « Je serai sage, dit-il. S'il vous plaît, laissez-moi sortir. Je serai sage ! » Ils ne répondent jamais. Au début, la nuit, l'enfant criait pour qu'on l'aide, et pleurait beaucoup, mais maintenant il n'émet plus que quelques gémissements, « mmmm-haa mmmm-haa », et il parle de moins en

moins souvent. Il est si maigre que ses jambes n'ont pas de mollets ; son ventre est protubérant ; il vit d'un demi-bol de farine de blé et de graisse par jour. Il est nu. Ses fesses et ses cuisses ne forment qu'une masse d'ulcères infectés ; il est continuellement assis dans ses propres excréments.

Ils savent tous qu'il est là, tous les habitants d'Omélas. Certains comprennent pourquoi, d'autres non, mais tous comprennent que leur bonheur, la beauté de leur ville, la tendresse de leurs relations, la santé de leurs enfants, la sagesse de leurs savants, le talent de leurs créateurs, même l'abondance de leur moisson et la clémence de leur climat dépendent entièrement de l'affreuse misère de ce gamin.

On explique généralement cela aux enfants lorsqu'ils ont entre huit et douze ans, quand ils sont en âge de comprendre ; et la plupart de ceux qui vont rendre visite au petit reclus sont des jeunes, bien que des adultes viennent encore assez souvent, ou reviennent. Peu importe la façon dont on leur a expliqué, ces jeunes spectateurs sont toujours choqués et dégoûtés par sa vue. Ils ressentent l'écœurement, auquel ils s'étaient crus supérieurs. Ils ressentent la colère, l'outrage, l'impuissance, malgré toutes les explications. Ils aimeraient faire quelque chose pour l'enfant. Mais il n'y a rien qu'ils puissent faire. Si l'enfant était conduit à la lumière du soleil, hors de cet endroit abominable, s'il était nettoyé, nourri et réconforté, ce serait sans doute une bonne chose ; mais si l'on faisait cela, toute la prospérité, la beauté et la joie d'Omélas seraient détruites dans l'heure qui suivrait. Telles sont les conditions. Echanger toute la bonté et la grâce de chaque vie d'Omélas contre cette simple et minime amélioration : rejeter le bonheur de milliers de gens pour l'éventuel bonheur d'un seul : ce serait laisser pénétrer le crime dans la ville.

Les conditions sont strictes et absolues ; il ne faut même pas dire un mot gentil à l'enfant.

Souvent les jeunes gens rentrent chez eux en pleurs, ou remplis d'une rage contenue, quand ils ont vu l'enfant et affronté ce terrible paradoxe. Ils peuvent le ruminer pendant des semaines ou des années. Mais avec le temps ils commencent à se rendre compte que, même si l'enfant était relâché, il ne tirerait pas grand-chose de sa liberté : un petit plaisir vague de chaleur et de nourriture, sans doute, mais guère plus. Il est trop déficient et stupide pour connaître la moindre joie réelle. Il a vécu dans la peur pendant trop longtemps pour en être jamais libéré. Ses habitudes sont trop sauvages pour qu'il puisse réagir à un traitement humain. En fait, après si longtemps, il serait sans doute malheureux sans murs pour le protéger, et sans ténèbres pour ses yeux, et sans ses excréments pour s'y asseoir. Leurs larmes devant cette cruelle injustice s'assèchent lorsqu'ils commencent à percevoir la terrible justice de la réalité, et à l'accepter. Pourtant ce sont leurs larmes et leur colère, leur tentative de générosité et la reconnaissance de leur impuissance qui sont peut-être la véritable source de la splendeur de leurs vies. Il n'y a pas chez eux de bonheur fade et irresponsable. Ils savent qu'eux-mêmes, tout comme l'enfant, ne sont pas libres. Ils connaissent la compassion. C'est l'existence de l'enfant, et leur connaissance de son existence, qui rend possible la noblesse de leur architecture, la force de leur musique, la grandeur de leur science. C'est à cause de cet enfant qu'ils sont si gentils avec leur propre progéniture. Ils savent que si celui qui est misérable n'était pas là, à pleurnicher dans l'ombre, l'autre, le joueur de flûte, ne pourrait pas exécuter une musique joyeuse tandis que les jeunes et magnifiques cavaliers se placent en ligne pour la course, dans le soleil du premier matin de l'été.

Croyez-vous à eux, maintenant ? Ne vous semblent-ils pas plus réels ? Mais il y a encore une chose à dire, et celle-ci est presque incroyable.

Parfois, un ou une des adolescents qui vont voir l'enfant ne revient pas chez lui pour pleurer ou ruminer sa colère ; en fait, il ne rentre plus chez lui. Quelquefois également, un homme ou une femme adulte devient silencieux pendant un jour ou deux, puis quitte son foyer. Ces gens-là sortent dans la rue et la descendent, solitaires. Ils continuent de marcher et quittent la ville d'Omélas. Chacun s'en va seul, garçon ou fille, homme ou femme. La nuit tombe ; le voyageur doit traverser des villages, passer entre les maisons aux fenêtres éclairées, puis continuer dans les ténèbres des champs. Solitaire, chacun va vers l'ouest ou le nord, vers les montagnes. Ils continuent. Ils quittent Omélas, ils s'avancent dans les ténèbres, et ne reviennent pas. Pour la plupart d'entre nous, l'endroit vers lequel ils se dirigent est encore plus incroyable que la cité du bonheur. Il m'est impossible de le décrire. Peut-être n'existe-t-il pas. Mais pourtant, ils semblent savoir où ils vont, ceux qui partent d'Omélas.

« *The Ones Who Walk Away From Omélas* » © Ursula K. Le Guin 1973. © Le Béliat' pour la présente édition.

Publié avec l'autorisation de Curtis Brown, LTD. Traduit de l'anglais (US) par Henry-Luc Planchat.

## I) Moments clés et « ruptures » dans ce texte.

### 1. L'introduction la fête de l'été:

Le début du texte décrit l'entrée de la Fête de l'Été dans la ville d'Omélas, créant une image idyllique de la cité avec des processions, des enfants jouant, et une atmosphère de joie. C'est le moment initial de l'extase collective.

#### **Rupture : la question de la joie:**

Une rupture se produit lorsque l'auteure remet en question cette joie apparente. Il soulève des questions profondes sur la nature de la joie du bonheur, suggérant que les habitants d'Omélas, bien qu'heureux, sont loin d'être simples ou naïfs. Cette remise en question invite à la réflexion philosophique sur ce sur quoi peut être fondé le bonheur (comme contre partie du malheur).

### 2. La description de la vie à Omélas:

L'auteure évoque la vie à Omélas, notamment la technologie simple, la possibilité d'utiliser des drogues douces comme le drooz, et l'absence de crime. Elle cherche à montrer que la vie à Omélas est riche et épanouissante.

#### **Rupture : la révélation de la condition de l'enfant:**

La rupture la plus significative survient lorsque l'auteure révèle l'existence d'un enfant maltraité, enfermé dans des conditions horribles dans un « placard ». Cette révélation choquante remet en question le fondement du bonheur à Omélas. Toute la cité dépend du malheur de cet enfant pourtant innocent.

### 3. La réaction des habitants d'Omélas:

L'auteure décrit la réaction des habitants d'Omélas face à la connaissance de cet enfant. Certains jeunes sont choqués, mais au fil du temps, la plupart acceptent cette réalité comme nécessaire pour préserver leur bonheur collectif.

#### **Rupture : les départs de quelques individus:**

La dernière rupture survient lorsque l'auteure parle de ceux qui quittent Omélas, incapables de tolérer la souffrance de l'enfant, même si cela signifie abandonner leur propre bonheur ou plutôt leur confort. Cela soulève la question de la responsabilité individuelle face à l'injustice.

## II) Dualité entre une forme d'épicurisme et d'utilitarisme

Les habitants d'Omélas sont un peu épicuriens au sens où ils savent se contenter de peu et des plaisirs simples, mais par ailleurs il sont aussi utilitaristes et font un calcul collectif du bien être commun au détriment d'un seul enfant,

#### **L'Épicurisme des habitants d'Omélas:**

Les habitants d'Omélas semblent embrasser certaines valeurs épicuriennes, caractérisées par la recherche du plaisir simple et l'évitement de la douleur. Voici comment cela se manifeste dans le texte:

**1. satisfaction des plaisirs simples:**

Les habitants d'Omélas semblent capables de se satisfaire de plaisirs simples. Ils vivent dans une ville où le confort et la vie paisible semblent suffire à leur bonheur. Il n'y a pas de mention de luxe excessif ou de recherche démesurée du plaisir matériel.

**2. absence de crime et de violence:**

Le texte indique qu'il n'y a pas de crime à Omélas, ce qui peut être interprété comme une société où la sécurité et la tranquillité règnent. Cette absence de violence contribue à un environnement épicurien où la peur et la souffrance sont réduites au minimum. Le concept épicurien est celui d'ataraxie.

**L'utilitarisme des habitants d'Omélas:**

Cependant, cette apparente simplicité et épicurisme cachent une réalité plus sombre :

**le sacrifice de l'enfant:**

La révélation de l'existence de l'enfant maltraité dans des conditions épouvantables démontre clairement une forme d'utilitarisme. Les habitants d'Omélas ont fait un calcul collectif du bien-être commun et ont décidé que le bonheur de la majorité justifie le sacrifice de l'enfant. Ils sont prêts à tolérer la souffrance d'un individu pour maintenir leur propre bonheur et prospérité.

**la négation de l'individu et de ses droits au profit du bien collectif:**

L'acceptation tacite de la présence de l'enfant maltraité suggère une priorité accordée au bien-être collectif au détriment des droits et de la dignité de l'individu. Cela s'aligne avec l'utilitarisme, une doctrine éthique qui considère que l'action la plus morale est celle qui maximise le bien-être global, même si cela signifie sacrifier les intérêts d'un individu.

**L'ambiguïté du rapport au Bonheur:**

Ce qui rend cette situation encore plus complexe, c'est l'ambiguïté du rapport des habitants d'Omélas au bonheur :

**le bonheur est assumé comme fragile:**

Le texte suggère que le bonheur des habitants d'Omélas est fragile, car il repose sur la souffrance d'un enfant. Ils savent que leur bonheur dépend de cette condition, ce qui remet en question la stabilité de leur contentement.

**la responsabilité individuelle:**

Les individus qui quittent Omélas, incapables de tolérer l'injustice envers l'enfant, illustrent l'existence d'une responsabilité individuelle face à une

situation collective. Ils refusent de faire partie d'une société basée sur l'exploitation d'un enfant au profit du bonheur de tous.

### III) Deux conceptions de la justice : ceux qui restent et ceux qui partent

#### A) Une conception utilitariste de ceux qui restent

La conception philosophique de la justice utilitariste est au cœur de la décision de la grande majorité des habitants d'Omélas de rester dans la ville malgré la connaissance de l'existence de l'enfant maltraité. Cette conception repose sur l'idée que l'action la plus juste est celle qui maximise le bien-être collectif, même si cela implique des sacrifices pour certains individus.

#### La justice utilitariste :

##### maximisation du bonheur collectif :

Les habitants d'Omélas considèrent que la préservation de leur bonheur collectif, caractérisé par la prospérité, la paix, et l'absence de crime, est la priorité absolue. Ils estiment que le bonheur de la majorité justifie le sacrifice de l'enfant.

##### calcul du coût-bénéfice :

Les habitants ont probablement pesé les avantages de leur vie heureuse par rapport à la souffrance de l'enfant. Ils ont conclu que la souffrance de cet enfant est un "prix" acceptable à payer pour le bien-être de la collectivité.

##### acceptation de l'injustice en faveur de la stabilité collective :

Pour les utilitaristes d'Omélas, la stabilité sociale et la prospérité sont inestimables. Ils considèrent que l'injustice envers un individu est un compromis acceptable si cela maintient l'harmonie et le bonheur de la société.

#### B) La seconde conception « humaniste » de la justice de ceux qui partent :

Certains habitants d'Omélas décident de partir, mettant en avant une conception de la justice différente. Leur décision repose sur une perspective philosophique qui met en avant les droits individuels, la dignité humaine et l'opposition à l'injustice.

### **Justice basée sur les droits individuels :**

Ces habitants considèrent que la justice doit être basée sur le respect des droits individuels de chaque être humain. Ils croient que tous ont le droit de vivre sans être soumis à une souffrance inhumaine, quel que soit le bénéfice pour la collectivité.

### **Rejet de la complicité et de la compromission :**

Pour ceux qui quittent Omelas, rester dans une société qui exploite délibérément un enfant est une forme de complicité dans cette injustice. Ils estiment que leur conscience et leur éthique personnelles ne leur permettent pas de tolérer cette situation. Le bonheur n'est pas considéré comme la contre partie du malheur assumé.

#### **1. Priorité de la dignité humaine :**

Les départs d'Omelas mettent en avant la primauté de la dignité humaine sur le bonheur collectif. Ils considèrent que la quête du bonheur ne doit pas se faire au détriment de la souffrance d'un individu vulnérable.

Contre la philosophie utilitariste qui justifie la décision de la majorité des habitants d'Omelas de rester dans une société qui exploite pourtant un enfant pour maintenir leur bonheur collectif, d'autres habitants, basant leur conception de la justice sur les droits individuels et la dignité préfèrent le bonheur au confort.

## **IV) Où aller ?**

Dans quelle autre cité peuvent donc aller ceux qui partent d'Omelas, quelles autres structures sociales et politiques peuvent-t-ils choisir, quelle autre forme de bonheur et de justice peuvent-ils vouloir chercher ou construire?

### **une société plus égalitaire :**

Certains pourraient chercher une société où l'égalité est une valeur fondamentale. Ils pourraient rejoindre une communauté qui met en œuvre des principes de redistribution des ressources et de partage équitable pour minimiser les inégalités sociales.

### **une société basée sur les droits de l'Homme :**

Les habitants d'Omelas qui privilégient les droits individuels et la dignité humaine pourraient rejoindre une société qui accorde une grande importance aux droits de l'homme. Ils pourraient soutenir des structures politiques qui protègent ces droits de manière intransigeante.

### **une société participative :**

D'autres pourraient être attirés par des structures politiques participatives où chaque individu a voix au chapitre dans la prise de décisions. Ils pourraient

rechercher un bonheur qui découle de l'autodétermination et de la contribution active à la gouvernance de tous.

**une société basée sur la solidarité :**

Les habitants d'Omélas pourraient chercher des communautés où la solidarité et l'empathie sont au cœur des relations sociales. Ils pourraient aspirer à un bonheur qui découle du soutien mutuel et de l'aide aux plus vulnérables.